

77% des Français stockent des objets dont ils n'ont pas besoin

Pourquoi a-t-on tant de mal à jeter ?

ÇA PEUT SERVIR ! DIT-ON SOUVENT POUR SE JUSTIFIER DE GARDER UN BRIC-À-BRAC. NOS AFFAIRES SONT DES PARTS DE NOUS-MÊMES QUI NOUS AIDENT À NOUS DÉFINIR.

Texte Frédérique Boursicot

Une tasse ébréchée, des vieux tickets de cinéma, une robe trop grande... Nos placards débordent d'objets qui ne servent plus. « Les objets ont toujours été transmis de génération en génération mais, compte tenu de leur rareté, l'accumulation ne posait pas de problème », explique Valérie Guillard, maître de conférences en marketing à l'université Paris-Dauphine, qui a dirigé l'ouvrage *Boulimie d'objets. L'être et l'avoir dans nos sociétés* (éd. De Boeck). La révolution industrielle, au XIX^e siècle, a tout changé. « Dans nos sociétés, 90 % des gens ont accès à une abondance de biens. Cependant, des siècles de restrictions ont marqué les esprits et les traumatismes liés se sont perpétués. La peur du manque persiste et nous continuons d'entasser. » Autre facteur : dès qu'un objet nous appartient, il gagne en valeur, comme l'a montré une étude menée à Princeton en 1992. Des chercheurs ont confié des tasses identiques à des étudiants et ont demandé quelle valeur ils leur attribuaient. Un autre groupe devait répondre à la même question, sans détenir de mug. Résultat : les uns les ont évalués à 5,25 dollars, les autres à 2,50 dollars. C'est l'effet de dotation : il augmente artificiellement la valeur de nos biens et pousse à les conserver...

Selon une étude Ifop-Homebox de 2016, 77 % d'entre nous stockent des objets, même en sachant qu'ils ne resserviront pas. En cause : le manque de temps pour trier (24 %), l'envie de les garder (36 %) ou l'intention de les réutiliser peut-être un jour (33 %). « À l'exception des ascètes, la tendance à l'accumulation concerne tout le monde, confirme Valérie Guillard. On emmagasine partout : à la maison, dans la voiture, au bureau, dans le sac à main. » Selon la chercheuse, il existe quatre profils d'accumulateurs : le gardeur économique (« J'ai payé cher ce manteau il y a vingt ans »), le gardeur instrumental (« Ces 10 mètres de papier peint pourront servir un jour »), le gardeur social (« Cette friteuse pourra être utile à quelqu'un »), le gardeur affectif (« C'est le caillou ramassé sur la plage lors de notre voyage de noces »).

Au fil des ans, les objets s'empilent. Combien en possédons-nous ? Une experte américaine parle de 300 000 par maison (en dénombrant tout, des assiettes au trombone). En France, Frédéric Kaplan, l'auteur de *la Métamorphose des objets* (éd. Fyp), a inventorié chez lui 3 500 objets importants qu'il emporterait s'il déménageait. Autre chiffre : selon l'Ademe, on compte 100 appareils électriques (de la brosse à dents au frigo) par foyer (dont beaucoup ne servent plus).

VAIS-JE VRAIMENT OUBLIER TANTE SUZANNE SI JE JETTE LE VASE QU'ELLE M'A OFFERT ?

Dans des cas extrêmes, les accumulateurs se retrouvent submergés, au point de devoir, chez eux, se faufiler le long de murs d'affaires entassées. 2 à 6 % de la population souffre, à des degrés divers, de syllogomanie, une sous-catégorie des troubles obsessionnels compulsifs. Le premier cas a été observé en 1947 à New York, où les corps de deux frères ont été retrouvés ensevelis sous 130 tonnes de bazar. Selon la psychologue Mélanie Fouré,

la pathologie peut remonter à un attachement avec les parents, dysfonctionnel ou anxigène. L'enfant compense en investissant affectivement dans la relation à l'objet. « Une fois adulte, il a du mal à jeter. C'est l'angoisse de la séparation qui se rejoue », souligne la spécialiste. En 2012, des chercheurs de Yale ont demandé à des accumulateurs compulsifs d'apporter de chez eux des vieux journaux et du courrier administratif. Puis ils devaient décider de s'en débarrasser ou de les garder : ils en ont jeté 29 sur 50 (contre 40 pour les non-syllogomanes) mais, surtout, ils ont mis 2,8 secondes contre 2,3 à faire leur choix et ont éprouvé plus d'anxiété et de tristesse à jeter. Autre enseignement, venu de l'IRM : des zones du cerveau liées à l'évaluation du risque et à la prise de décision s'activent davantage. En somme, il leur est plus difficile de distinguer le nécessaire du superflu.

Ces pathologies n'expliquent pas la tendance de chacun à se laisser posséder par ses objets. Pendant des siècles, il était mal vu d'en détenir trop car l'Église les accusait de détourner l'attention loin de Dieu. Au XIX^e siècle, à l'inverse, les bourgeois exposaient leurs possessions dans leur salon, afin de montrer leur goût et leur fortune. « Puis, jusqu'à une dizaine d'années, notre relation aux objets était considérée par certains philosophes comme une forme d'asservissement, censée compenser une relation sociale en échec », explique Octave Debary, anthropologue à l'Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain et coauteur de *Que faire des restes ?* (éd. Presses de Science Po). « Aujourd'hui, on ne pense plus qu'elle soit forcément lieu d'aliénation. » Mais le désencombrement a la cote, comme le prouve le succès de l'ouvrage *la Magie du rangement*, de la Japonaise Marie Kondo (éd. First), écoulé à 2 millions d'exemplaires dans le monde. Elle conseille de commencer par bazarder tout ce qui est inutile, inutilisé, surnuméraire, moche et de ne garder que « ce qui procure de la joie ». Selon elle, ce n'est qu'après ce tri que commence véritablement la vie, rien de moins ! « Jeter, c'est reprendre le contrôle »

STEVCOLEIMAGES/VETTA/GETTY IMAGES



Tous les ans, les Français achètent 700 000 tonnes de textile (11 kilos par habitant) et, selon une étude BVA de 2010, l'équivalent de 114 euros par personne ne sort jamais de la penderie. Pour désencombrer, donnez ou recyclez les affaires non portées depuis plus d'un an.

» de son environnement, de sa vie, souligne Valérie Guillard. Dans la vie, on accumule des relations, des contacts, des activités, des informations, d'où le sentiment de s'émietter. En jetant, on se sent redevenir nous-mêmes.»

Plus facile à dire qu'à faire... «Mes clients sont souvent dépassés», explique Anouk Le Guillou, directrice de Place Nette, qui propose de l'aide au rangement. «Ils n'osent pas en parler, car tout le monde est censé savoir ranger. Pourtant, personne n'apprend à le faire. Le tri peut être très éprouvant. Je dois parfois négocier objet par objet avec eux.» Selon l'étude Ifop déjà citée, en se débarrassant d'affaires, 53 % des sondés éprouvent des regrets, 47 % du soulagement. Les objets les plus compliqués à céder ou jeter ? Ceux pour lesquels l'affectif entre en jeu. Des chercheurs

Ceux qui se sont livrés à l'exercice de jeter parlent de libération

de l'université de Bristol (Royaume-Uni) ont mesuré le stress (via la sudation) de volontaires lorsqu'ils déchiraient des photos représentant des objets de valeur comme un smartphone puis des souvenirs d'enfance (jouets, cahiers). Résultat : dans le deuxième cas, les participants ne parvenaient plus à garder en tête qu'il ne s'agissait que de clichés.

«En faisant l'inventaire chez les gens, on réalise que chaque objet pris à part n'a pas une importance biographique essentielle», ajoute Véronique Dassié, ethnologue à l'Institut d'ethnologie méditerranéenne, européenne et comparative et auteur d'*Objets d'affection. Une ethnologie de l'intime* (éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques). «Mais relié aux autres, il forme un tableau qui permet de s'autodéfinir et nous aide à construire notre portrait.» D'ailleurs, les personnes au parcours complexe (migrants, famille recomposée) conservent plus d'objets affectifs que les autres.» Au moment de jeter, la douleur vient donc moins de l'attachement à tel ou tel objet que du fait de l'abandonner, de briser un lien affectif, avec une partie de son passé, la personne que l'on était ou celle qui nous l'a offert.

L'affaire se corse encore quand il s'agit d'objets hérités. «C'est compliqué de vider la maison d'un proche car il faut s'autoriser à faire le tri, explique Valérie Guillard. On retombe alors sur des objets de son enfance, des secrets de famille...» Que faire de la collection de magazines de papa ou du voile de mariée de mamie ? Véronique Dassié confirme : «La négociation est parfois compliquée entre le devoir vis-à-vis des défunts, l'inscription dans un lignage et la volonté de



PATRICK STRATTNER/PLAINPICTURE

Quatre conseils pour (enfin) faire le vide chez soi

Un mode d'emploi livré par Anouk Le Guillou, de Place Nette.

Étape 1 N'achetez pas de meubles avant de trier. Ceux que vous avez sont souvent suffisants pour ranger.

Étape 2 Débutez avec les pièces ou les objets les moins chargés en souvenirs : médicaments, ustensiles de cuisine, factures (qui ne se gardent que cinq ans). Puis attaquez-vous aux objets plus compliqués : vêtements, livres. Terminez avec les photos, les lettres.

Étape 3 Jetez ou donnez sans attendre, pour ne pas risquer d'exhumer quelques objets.

Étape 4 Pour ne pas vous laisser déborder au quotidien, définissez une place pour certaines affaires (papiers, linge) et rangez-les immédiatement.

se démarquer en tant qu'individu.» «Pour les aider, je demande à mes clients s'ils pensent vraiment qu'ils vont oublier tante Suzanne en se débarrassant du vase offert il y a vingt ans», ajoute Anouk Le Guillou.

76 % DES GENS TROUVENT PLUS IMPORTANT D'UTILISER UN OBJET QUE DE LE POSSÉDER

De l'objet cher au déchet, le pas semble parfois impossible à franchir. «Les gens espèrent offrir une seconde vie à des souvenirs dont ils souhaitent se débarrasser mais sans se résoudre à les jeter, explique Octave Debary. La solution consiste à céder ou vendre ses affaires sur Internet ou dans des vide-greniers. Les propriétaires, toujours attachés à leur objet, rencontrent le futur acquéreur et échangent avec lui. C'est rassurant.» «Des années de crise alliées à une prise de conscience écologique poussent les Français à repenser leur relation à la consommation», ajoute Pascale Hébel, économiste au Crédoc. Plus de 10 % des meubles sont achetés d'occasion et 46 % des Français ont vendu un objet sur Internet en 2016 (contre 16 %

en 2007). Autre marché en développement, celui du don. Par exemple, lors des *gratiferias* (fêtes de la gratuité), les participants viennent déposer des affaires dont ils n'ont plus l'usage et ceux qui le souhaitent peuvent se servir. Dans le même esprit, le *bookcrossing* consiste à laisser des livres dans la rue, à la portée de tous. «C'est très dur de se débarrasser des livres, précise Valérie Guillard. C'est encore tabou de jeter de la connaissance.» Selon l'Ademe, plusieurs dizaines de millions de téléphone portables dorment dans les tiroirs français. Or, ils recèlent 200 kilos d'or et d'autres matériaux rares que le recyclage permettrait de récupérer...

Face aux nouveaux enjeux, les mentalités évoluent. Selon le Crédoc, 76 % des gens trouvent plus important d'utiliser un produit que de le posséder (contre 35 % en 2009). Une tendance nette chez les 18-24 ans, dont 46 % préféreraient avoir un accès temporaire aux livres et aux BD plutôt que de les détenir. À l'heure de la dématérialisation et de l'essor de la location de biens, on peut imaginer que notre rapport aux objets va évoluer. ■